

UNE VISITE CHEZ LORD BYRON

SUITE ET FIN



RANCHISSANT le seuil de l'abbaye, nous pénétrons dans une salle massive — l'ancien réfectoire des moines sans doute — soutenue par de lourds piliers entre lesquels s'effilent des arcades en pointe comme des mitres d'évêques. Puis, c'est toute une série de grandes et de petites pièces, cellules primitives, converties en bou-

doirs. Mrs Weeb nous fait remarquer dans une galerie la table sur laquelle Byron écrivait sa satire sur « les Bardes de l'Angleterre et les Critiques de l'Écosse ». Là sont rangés ses fleurets, ses gants, sa tasse et sa cuiller. Elle nous montre aussi une veste de drap brun, très courte, garnie de brandebourgs et bordée de fourrure, que Byron portait à Missolonghi. Après sa mort, son domestique, Fletcher, la vendit à un Anglais qui l'offrit, plus tard, à M. Weeb pour qu'il l'ajoutât à sa précieuse collection des souvenirs du poète.

Le portrait de lord Byron, par Philipps, est dans le salon de réception. Nous n'entreprendrons pas, après Walter Scott et tant d'autres, de peindre ce visage d'une beauté presque féminine. Il est impossible de concevoir quelque chose de plus idéal.

Mais quel contraste entre le haut front, virilement découpé, creusé d'un pli douloureux, et la bouche d'un arc si fin, si délicat ! N'y a-t-il pas là comme le reflet de tout le caractère de l'homme ? N'y lit-on pas ses brusques sursauts d'énergie et de défaillance, de verve intarissable et d'incurable tristesse ?

Dès l'enfance, tout en lui est contradictoire, problématique. C'est un Protée aux formes multiples, une gemme aux nuances diaprées comme l'arc-en-ciel. Il a si peur d'engraisser qu'il ne se nourrit que de thé et de biscuits. Il apporte à sa toilette un soin et une coquetterie presque incompatibles avec son talent et ses idées. Pour dissimuler sa claudication, il ne porte que des pantalons très amples, il évite de se promener à pied. La comtesse Albrizzi qui paraît avoir si bien deviné toutes ses faiblesses, nous dit qu'on ne le vit jamais marcher dans les rues de Venise ni sur les rives de la Brenta où il passait l'été ; qu'il ne contempla jamais les merveilles de la place Saint-Marc que d'une fenêtre ou bien le soir au clair de lune. Cependant, au risque de se noyer, il traverse l'Hellespont, afin de prouver l'authenticité de l'histoire de Léandre allant retrouver Héro, et il s'expose, chaque nuit, à être broyé par les gondoles qui sillonnent le « Grand Canal » où il nage une lanterne à la main. Lui, dont la satire est si fouaillante, si amère, il ne peut supporter la moindre critique. Il apprend qu'une dame a relevé



une faute dans un de ses vers : « Je voudrais la voir au fond de l'Océan ! » s'écrie-t-il. Il intervertit les heures de travail, ne se lève qu'au moment où l'on allume les bougies et veille jusqu'à l'aube. Il ne respecte ni roi, ni société, ni aristocratie, et pourtant il n'est rien dont il soit plus fier que de son titre.

— Suis-je changé depuis que je suis lord ? demande-t-il, enfant, à sa bonne.

Et à Wildman, en parlant de Delaware :

— Ne le battez pas, c'est un Pair comme moi.

A Harrow, on le surnomme *The old english baron*. Il méprise les femmes et il en est l'esclave. Il aime à protéger les faibles et il est d'une insolence inouïe avec ses supérieurs :

— Si jamais quelqu'un vous attaque, commande-t-il à Harness, dites-le-moi, je le battrai si je peux.

Le nouveau directeur de Harrow, le docteur Buttler, l'invite à dîner. Il lui répond :

— Si vous veniez dans les environs de Newstead, je ne vous inviterais certainement pas, je ne vois pas pourquoi j'irais dîner chez vous.

Il a, pour ses amis, des tendresses passionnées et il les éloigne tout à coup par de dures moqueries. Il a plus d'imagination et de sensibilité que de réelle affection. Il cherche à se hisser au-dessus du vulgaire en s'agrippant à des incidents trop menus pour son large empan. « J'ai pensé, écrit-il dans son *journal*, à propos de la naissance de sa fille, à une bizarre circonstance : ma fille, ma femme, ma demi-sœur et moi-même, nous sommes tous enfants uniques. C'est une particularité que l'on remarque aussi chez les plus fiers animaux. » Bientôt après, dégoûté de tout, méprisant tout, n'ayant plus soif que de solitude : « Le lion est seul, s'écrie-t-il, et moi de même ! » Il est impénétrable, inattendu. Dans le temps où on le prend à Gênes pour un jeune lord amoureux de *far niente*, il médite les plus vastes desseins de régénération politique et envoie des secours à la Grèce. Tout en aiguissant les pointes frivoles de *Don Juan*, il a le vertige du néant, s'étonne de vivre encore et songe « que ceux qui meurent jeunes sont aimés des dieux ».

Son inspiration est elle-même toute capricieuse, toute du dernier moment. Il fait redemander dix fois ses épreuves à l'imprimeur. « Quand j'ai manqué mon premier bond, je rentre en grondant comme un tigre dans mon repaire ». Il a la manie des digressions, il n'a point de projet arrêté ; son sujet est un canevas sur lequel il brode de gracieuses arabesques ; sans cesse, il se substitue à son personnage ; sans cesse, il interrompt ses descriptions. Sa poésie, à lui « c'est une bulle d'air enflée, non pas pour la gloire, mais seulement pour jouer comme un enfant ». Lorsqu'on le croit bien engagé dans quelque aventure romanesque, il lâche soudain la bride à sa philosophie chagrine et s'épanche en boutades ironiques. Quiconque embrasse l'en-

semble de son œuvre y découvre cette complète transmutation d'âme : l'Ossian devenu Alceste. Il est plus qu'aucun autre poète, cette eau fluide qui tantôt s'égare paresseusement dans la plaine et tantôt se masse furieuse au fond d'un ravin.

La disposition de la chambre de Byron n'a pas été changée. Sur le lit, est encore la couverture brodée par Marie Stuart, et dans l'embrasure de la fenêtre, le miroir aux incrustations de cuivre devant lequel le jeune homme faisait sa toilette. Cette chambre touche à la chapelle. Autrefois, lorsque la lune était à son zénith, on y entendait d'étranges bruits, quelque chose comme des plaintes harmonieuses. Byron était-il superstitieux ? On ne sait, car il est difficile de démêler en lui, ce qu'il y a de fictif et de réel, tant il s'applique à confondre son existence et sa poésie. Il est certain, toutefois, qu'il accréditait les vieilles légendes de l'abbaye. Il prétendait que, la nuit, une figure noire informe se plaçait au pied de son lit et, après l'avoir regardé quelques instants de ses yeux étincelants, se repliait sur elle-même et se diluait dans les airs. Il a consacré aussi un chapitre de son *Don Juan* à l'histoire de ce moine chassé par Henri VIII, qui errait sous les voûtes et apparaissait à la naissance et à la mort des possesseurs du manoir. Byron vit ce spectre peu de jours avant son mariage avec Miss Milbanke.

Nous avons déjeuné dans cette salle aux curieux panneaux de bois sculpté sur lesquels Byron basait sa descendance. Trois petites têtes saillaient de la boiserie qui surmonte la cheminée : celle d'une femme, celle d'un maure et celle d'un chevalier qui ne serait autre que Sir John le Petit, à la grande barbe, chef de la maison des Byron. Du temps du poète, on prenait les repas dans la grande salle attenante à celle-ci. C'est là qu'avaient lieu ces festins bruyants qui scandalisaient les paysans de la contrée et dans lesquels Byron entouré de ses amis Scrope, Davies, Hobhouse, Douglas Kinnaid, Bankes, Harness et Matthews, buvait à la folie, dans un crâne de moine. On lui a reproché les extravagances de cette époque, sans comprendre qu'il ne s'y fourvoyait que pour échapper à une douleur torturante. On racontait qu'il passait ses journées avec des boxeurs et des maîtres d'armes, qu'il s'habillait le matin en religieux et le soir en fantôme ; on disait qu'il avait fait mettre un cercueil au bout de la salle à manger et qu'il représentait avec ses compagnons de terribles tragédies de Young. Mais quoi, n'était-ce pas des jeux d'enfants que tout cela ? Byron « Trust Byron » n'eut qu'un tort, celui d'être trop fidèle à sa devise, de ne pas cacher à une société hypocrite des amusements qui lui firent plus de tort que les plus honteuses actions. Il avait la rage de médire de lui et des siens : « Il y a toujours eu de la folie dans notre famille », dit-il un jour à Harness, en se lavant les mains. Et après un moment, il reprit : « Mon père s'est coupé la gorge. »

Toujours cette hantise de folie qui lui embuait l'esprit à certaines heures : « Je crains de mourir comme Swift, la tête la première », écrit-il à quelqu'un. Et dans *Don Juan*, il avoue qu'il ne se plaît pas beaucoup aux descriptions de la folie « car, dit-il, j'ai toujours peur qu'on ne m'en croie légèrement atteint moi-même. »

La glace rompue, une conversation générale s'établit autour de la table.

— Irez-vous à Annesley Hall ? nous demanda Mrs Weeb.

— Très probablement.

— Vous y verrez des choses fort intéressantes, continua notre aimable hôtesse, entre autres le portrait de ce M. Chaworth, tué en duel par Lord Byron, grand oncle du poète, celui de M. Musters que Marie Chaworth épousa après avoir repoussé George Byron ; les vers que celui-ci a gravés avec un poinçon sur un des panneaux de la cheminée du salon, puis le banc où les deux jeunes gens s'asseyaient pendant les longues après-midi d'été. Annesley, vous le savez, est le décor du *Rêve* ; vous reconnaîtrez de suite le porche et l'oratoire tels qu'ils y sont décrits.

— C'est étonnant, fit un gros monsieur très rouge, comme les femmes ont influé sur la destinée de Byron.

— Oui, répliqua un vénérable gentleman, à longue chevelure blanche, sa mère d'abord, qui l'éleva si mal, Marie Duff et Marguerite Parker qu'il aima tout enfant, sa sœur qui fut sa confidente, son inspiratrice et sa conseillère, Marie Chaworth, « sa brillante étoile du matin », sa femme aussi, et jusqu'à l'amie de la dernière heure, Teresa Guiccioli, toutes ont glissé autour de lui, l'aimant ou le faisant souffrir, en tous cas le faisant vivre.

Je demeurai pensif sur ces derniers mots. Byron était-il donc de ceux qui n'auraient jamais rien écrit s'ils n'avaient point aimé, s'ils n'avaient point souffert ? Son génie ne pouvait-il se développer que sous le choc des passions, du désespoir et du remords ? Byron heureux, élevé par une mère intelligente et sage, estimé de ses compatriotes ; Byron devenu l'époux de Marie Chaworth, Byron ne boitant pas, qu'aurait-il fait ?.. Rien ?.. Non, impossible, car si l'ouragan des faits amène l'éclosion du talent, il faut que le germe en ait été semé, mais il fut, peut-être, resté médiocre, ce qui est pire... Byron eut une mère bourgeoise, exaltée, passant, tout à coup, d'un accès de tendresse ridicule à un transport de colère effroyable. Une fois, elle lui cria : « Va-t-en, boiteux ! » Une autre fois, elle lui jeta une paire de pincettes à la tête. Byron aima une femme dans toute la virginité de son cœur ; cette femme se moqua de lui et elle lui préféra un bellâtre. Byron était infirme et ne s'en consola jamais, Byron connut les angoisses du doute, les défections de l'amitié, il sentit les griffures de la calomnie, il

fut submergé par le raz des bêtises humaines et il a été un génie.

La conversation continuait cependant :

— Je suppose, disait le vieux gentleman, que cette petite Chaworth était une sottise.

— Après tout, objecta le gros monsieur rouge en fouillant dans un seau à glace, Byron ne l'aurait peut-être plus tant aimée s'il l'avait épousée.

— *My good friend*, je ne suis pas de votre avis. Il la regretta toujours ; ni le temps, ni les affections passagères ne purent l'effacer de son souvenir.

— Heu !.. euh !..

— Tenez ! lorsqu'il la revit après bien des années, mariée, mère de famille, changée par le chagrin et la maladie, il sentit, tout à coup, sa passion renaître et s'enfuit comme un fou. Et longtemps après, très longtemps, quand on prononçait devant lui le nom de Marie, il s'abîmait, perdu, désorbité sous l'afflux de son amour ancien.

— Vous avez vu le portrait de Miss Chaworth, — dis-je à Mrs Weeb — était-elle jolie ?

— Oui, comme beaucoup d'autres... pas plus.

— Allons, allons, fit Jean, qui jusqu'ici n'avait point parlé. Byron était bien poète, ce qu'il aimait dans une femme, ce n'était point elle-même, mais la chimère, la femme idéale, celle qu'on rêve.

— *Well...*, en ce cas, murmura l'homme à la chevelure blanche, Miss Chaworth ne serait qu'un symbole ?

— C'est possible !

— Pour moi, ajoutai-je, je suis sûr qu'il y avait aussi chez Byron une extraordinaire appétence de liberté. N'a-t-il pas dit dans un endroit de ses mémoires que lorsqu'il était avec une femme aimée, il désirait être seul pour penser à elle plus à son aise ?

Nous allâmes, après le déjeuner, dans le studio de Mrs Weeb. Il y avait là, sur un chevalet, un petit dessin de Bonaparte, lieutenant d'artillerie, par Philipps, et plus loin, dans un cadre blanc, une aquarelle de Byron, vêtu du costume de l'Université de Cambridge.

Le premier, sombre, avec sa mâchoire volontaire, son regard perforant, ses épaules arrondies et comme prêtes à recevoir un fardeau ; le second, élégant, hautain avec ses yeux presque violets et un peu troubles, comme préoccupés par une illusion de l'au delà. Byron a parlé quelque part de Napoléon I^{er} ; il en a parlé comme un penseur profond, détaché de toutes les questions de nationalité, comme de tous les préjugés politiques. Lui, l'habitant des hautes cimes, pouvait suivre dans les nues le vol de l'aigle impérial. Fait curieux à constater, quand il n'était encore qu'un adolescent au front lourd de rêves, il désirait l'action, il voulait organiser un régiment, un régiment habillé tout en noir, monté sur des chevaux noirs, et qu'on aurait appelé « Byron's Blacks ». L'avenir lui réservait mieux. La muse l'attendait.

C'était cette muse orgueilleuse et rebelle qui inspira Goethe, Schiller, Musset, Chateaubriand, mais plus audacieuse encore, plus mordante, plus cruelle. Ce n'est pas un héros imaginaire que Byron a posé devant nous, ce n'est pas Faust, Wallenstein ou Rolla, c'est lui-même. En des fragments vagues, sans lien, il nous conte les tourments de sa conscience, les gigantesques évolutions de son cœur, et nous sentons, en l'écoulant, notre âme s'évaguer comme aux sons d'une mystérieuse symphonie. Chopin seul a fait de ces phrases qui sont tout un poème. Ah ! ce qui nous subjugue chez ces grands mélancoliques, c'est que nous retrouvons en eux un peu de la fatalité qui nous écrase, c'est qu'ils souffrent de nos maux, c'est qu'ils pleurent de nos larmes. Ils ont perçu le sourd gémissement de l'humanité hâlante ; ils se sont penchés sur des gouffres effrayants de misère et de haine. Les œuvres qu'ils ont enfantées ont été le cri des millions d'êtres qui ont passé sur la terre, l'entité des révoltés de ce monde. On pourrait écrire sur leurs frontispices ces mots tracés sur la porte de l'Enfer : « Laissez toute espérance, vous qui entrez. »

Il fallait partir ?...

Pendant que notre cocher attelait la voiture, j'enveloppai Newstead d'un dernier regard. Ce fut comme une crue subite de sensations diverses et étranges... D'abord le prieuré, au temps des moines. La rosace de la chapelle est éclairée par de tremblantes lueurs de cierges... des cantiques volètent autour de cette Vierge toujours radieuse et immuable sur son piédestal... une lente odeur d'encens traîne sur les arceaux, s'élève jusqu'au bord des cieux. Puis c'est un fracas de trompettes sonnant... de chevaux piaffant... et des frissons d'épées... et des éploiements de bannières. Un roi s'est établi en ce lieu... Puis ce sont des tourbillons de fumée, des pans de murs écroulés, des tombeaux profanés : Cromwell s'est emparé de l'édifice ; il y rassemble son Conseil redoutable... Puis, c'est une tiède atmosphère de solitude, des perspectives sylvestres d'où surgissent de voluptueuses têtes de bacchantes et des torses velus de

satyres. Les dieux revenus d'exil préparent le berceau de celui qui pleurera un jour sur les ruines du temple de Jupiter.

Nous allions maintenant à travers bois pour gagner une des routes principales du Nottinghamshire. La terre chaude exhalait d'après effluences, des trilles d'oiseaux frémissaient dans la verdure, la cloche d'une église lointaine tintait à petits coups las une prière très douce.

Par un après-midi de l'année 1824, un cortège funèbre s'avancait lentement par ces mêmes routes... Des constables ouvraient la marche... puis venait un coursier de parade conduit par deux pages, et monté par un cavalier qui tenait sur un coussin de velours brodé une couronne de pair d'Angleterre... derrière, roulait un char attelé de six chevaux empanachés et caparaçonnés... la marche était fermée par des cavaliers, le menton sur la poitrine, l'air recueilli... C'était le convoi qui ramenait à Newstead les cendres de lord Byron... La cloche d'une église lointaine tintait de petits coups très las... très espacés... comme des sanglots dolents.

Adieu, poète ! adieu, charmant pèlerin !... Tu as parcouru le monde en chantant, comme l'aède antique, et chacun a redit tes chansons, mais, toi, tu t'en es enivré. Elles t'ont porté sur leurs ailes là haut, très haut, jusque dans l'azur étoilé, et lorsque, languissantes et sombres, elles t'ont laissé retomber sur la terre, la mort avait déjà silencieusement ton cœur.

Toi qui aimas à t'entourer de charme et qui souriais lorsque, sur ton passage, les femmes se retournaient en chuchotant : « C'est lui ! c'est lord Byron ! » sais-tu ce que l'on dit dans le pays de Nottingham ? « Lord Byron prenait ce chemin-ci. Lord Byron venait s'asseoir là. » Ton nom est un refrain mélodieux ; les jeunes gens, ceux qui songent à l'amour, le prononcent avec un mystérieux émoi ; les vieux, ceux qui sont effondrés dans les désillusions, le murmurent en branlant la tête.

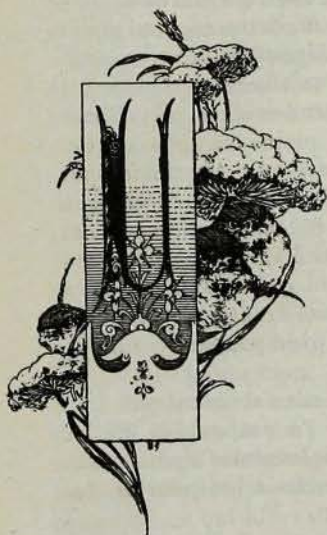
LUCIEN COMBIER.





BERTHE DE DIEU

SUITE ET FIN



N rideau de flammes se dresse devant Notre-Dame-Marie ; elles l'ont atteint et il s'écarte subitement, il se déchire. Le peuple assiste au triomphe des vierges héroïques. D'abord les flammes forment une voûte au-dessus du groupe qui s'avance toujours, puis elles s'abaissent, se couchent, comme balayées par un vent violent, elles passent avec une caresse ardente sur les pieds de Godeberthe et meurent sur le sol ; de proche en proche, le feu s'apaise ainsi, on n'entend plus ses ronflements sonores, les charpentes embrasées noircissent, fument et s'éteignent ; des gerbes d'étincelles s'éparpillent dans l'air et retombent en cendres impalpables.

Plus de cris sur la place, dans les rues voisines ; un silence plein de stupeur, de respect, d'admiration enchaîne les langues ; ils sont tous à genoux et entendent madame l'abbesse et ses filles qui, pénétrant toujours plus avant dans les flammes, chantent le cantique d'Azarias, tandis que, du haut des murs croulants, messire Mummolin, les bras étendus vers elles, dit lentement et avec une voix éclatante la bénédiction pontificale.

Maintenant les abords du temple sont dégagés ; on voit de partout la destruction des masures de chaume, des échoppes de bois qui s'appuyaient à ses flancs ; elles croulent, elles sont effondrées, mais le temple se détache intact et magnifique de cet amas de décombres ; seul le clocher brûle encore.

Les Vierges du Seigneur ont franchi la porte de Notre-Dame-Marie ; alors le peuple se relève et il veut à leur suite envahir le saint lieu, il veut acclamer Godeberthe, l'enlever, la baiser ; mais le miracle n'est que pour les saintes ; la foule recule aussitôt avec des hurlements de douleur, le sol brûlant met un rempart entre elle et les filles de Saint-Georges.

Dans la nef, madame l'abbesse a fait arrêter sa chaise sous le clocher ; il pleut des flammes, car cette toiture provisoire est toute de bois ; la sainte

lève les yeux vers ce dernier foyer, elle lui commande de s'éteindre en faisant vers lui le signe de la croix. Le foyer docile s'arrête, il respecte les ais qui supportent la campana de l'Éloÿ. Par le trou béant de la tour détruite où Godeberthe a posé son pur regard, elle aperçoit la masse intacte de la grosse cloche et, plus haut, le ciel bleu si brillant, si éclatant qu'il semble verser des rayons de lumière sur la tête de madame l'abbesse et de ses filles.

Le feu se meurt partout comme s'il n'avait plus d'aliment, l'église de la Vierge est sauvée, et bien des demeures riches et pauvres avec elle. Dans l'ivresse du miracle obtenu, le peuple oublie qu'il n'a plus d'asile, que sa fortune a péri ; il n'ose avancer, mais il attend Godeberthe pour la saluer et se prosterner à ses pieds. Elle le devine et, quand sa prière a tout obtenu, elle se dérobe à ces transports. Sur son ordre ses filles prennent une porte du sanctuaire qui conduit dans une ruelle abandonnée ; quand on pénètre enfin dans la cathédrale pour l'y chercher, elle est rentrée dans son monastère depuis longtemps et, la tête posée sur son oreiller de bois, elle reste immobile et silencieuse, brûlée par la fièvre qui consumera sa vie.

XI

MORT DE LA SAINTE GODEBERTHE ; COMMENT IL PLUT A DIEU LA BIENHEURER DANS LE CIEL

Les jours approchaient où Godeberthe allait quitter la terre ; la mesure de ses dévouements était comble, elle avait épuisé, au service de Dieu et de ses filles, jusqu'à ses dernières forces, et son âme, dégagée de toute attache, était prête à répondre au premier appel de délivrance.

La langueur de son corps était telle, depuis des années, qu'elle ne pouvait prendre part à la vie active de ses filles, mais elle était restée quand même leur mère dans le sens le plus pur de ce titre, et l'obéissance admirable qui répondait à ses conseils ou à ses ordres avait fait du monastère de Saint-Georges un modèle de régularité et de ferveur. Sous la main bénie de la sainte, il s'était tellement développé que, maintenant, plus de cent religieuses vivaient de travail, de prière et de pénitence autour du cloître qui avait reçu les douze filles du fisc sauvées par Madame la reine.

Alitée ou étendue, Godeberthe priaît jour et

nuît, non pas avec cet élan et ces transports qui font oublier les heures, les souffrances, la vie et la mort; non, la victime se donnait dans la paix héroïque mais douloureuse, mais altérée de bonheur et d'amour, et pour elle, le martyr résidait dans cette opposition des désirs conçus et des sentiments éprouvés.

Nous la retrouvons au soir du 10 avril, seule date que nous ait conservé l'histoire; elle était défaillante, son visage émacié disait ses longues souffrances, et revêtait déjà dans sa pâleur la transparence de l'ivoire. Cependant, sur sa demande, on allait encore la transporter à l'oratoire où elle passait toutes ses nuits, et comme on voulait y rester auprès d'elle pour la secourir si sa faiblesse était trop grande :

— Je vous en prie, mes filles, dit-elle avec insistance, laissez-moi garder encore une fois seule, pendant quelques heures, Celui qui me garda toujours; vous savez bien que c'est pour moi le meilleur repos.

Et comme elle voyait une hésitation désolée dans le regard de celles qui l'entouraient, elle ajouta :

— Allez, mes brebis fidèles, allez vous reposer aussi, tandis que je dirai à mon Seigneur Jésus combien je vous aime.

Ses filles se résignèrent : comment résister à une aussi douce instance ? On la laissa seule devant l'autel; mais Vulgude, sans le lui dire, se coucha sur la dalle du cloître une fois la porte refermée, afin de lui porter secours s'il en était besoin.

Quand tout dans l'oratoire fut clos, obscur, silencieux et solitaire, madame l'abbesse, n'ayant plus besoin de feindre, leva vers l'autel un regard désolé, ses mains se joignirent et elle commença une longue prière pleine de transes. Il lui semblait à cet instant que son cœur mort n'avait jamais battu d'amour; que sa vie cachée et douloureuse n'avait été qu'une longue fraude dissimulant une stérile paresse; il lui parut, avec une affreuse certitude, qu'elle allait à la mort, les mains vides d'œuvres, l'âme dépouillée de mérites.

L'angoisse croissante montait comme une marée d'amertume, qui submerge et emporte jusqu'à la moindre épave; elle avait peine à retenir le cri de détresse qui, de son âme, sans cesse montait aux lèvres, et son regard, plein d'épouvante, errait du tabernacle au calice des agonisants.

Comme elle allait succomber dans cette agonie de l'âme, il lui sembla voir l'ange du ciborium qui planait au-dessus de l'autel descendre et s'incliner lentement vers elle, non plus couvert de son manteau de pourpre, mais revêtu d'une tunique éclatante de blancheur, avec une bordure d'or, semblable à celle que Godeberthe portait au jour des épousailles.

— Ma sœur, lui dit-il, pourquoi pleures-tu ?

— Parce que j'ai lassé mon Seigneur et qu'il s'est éloigné de moi.

— Tu le crois et tu te trompes. Te souviens-tu de Transirique, d'Andémie, de Grégoire et des autres aveugles, qui te criaient leur misère ?

— Je me souviens que Dieu fut bon et guérit leurs yeux.

— Godeberthe, maintenant, c'est toi qui es privée de la lumière du ciel; et l'aveugle, c'est ton cœur puisqu'il ne sait pas voir que Dieu est où tu es, parce que tu l'as aimé dans ses infirmes.

— Oh ! toi qui a pitié de ma détresse, si tu savais combien je suis pauvre, dépouillée, comme mon âme a froid; il me paraît qu'elle va en mourir ?

— Godeberthe, te souviens-tu d'un soir d'hiver où le vent glacé de la plaine remplissait ton abbaye de froidure; un pauvre nomade vint frapper à ta porte pour demander secours. Personne n'était là pour lui répondre, tes filles dormaient et le vestiaire des indigents était vide parce que tu avais tout donné. Ce fut toi qui ouvris, ce fut ta mante qui couvris la nudité transie de ce misérable et à ton tour tu eus froid pendant ta nuit de veille; t'en souviens-tu ?

— Messire l'ange, je ne m'en souviens pas.

— Mais le Seigneur ne l'a pas oublié. Et les jours, ma sœur, où tu lavais les plaies repoussantes des malades, où tu nourrissais les pauvres, les as-tu comptés ?

— Non; mais ce dû être souvent, car j'avais grand plaisir à le faire.

— Et les soins que tu donnais à tes filles, les veilles saintes où tu préparais la règle à établir, les jours où, malade, anéantie, tu trouvais la force d'écouter le récit de leurs peines, de leurs joies, de beaucoup de petites choses qu'elles trouvaient très grandes; t'en souviens-tu ?

— Messire l'ange, je me souviens seulement que je les aimais.

— Et pendant cette disette qui s'abattit sur Noyo, te souviens-tu que vous ne mangiez plus qu'un jour sur deux pour nourrir les affamés de la ville.

— C'est vrai ! mes pauvres filles eurent faim sans qu'une plainte leur ait échappé; elles ont été vaillantes, dit l'humble abbesse, avec un éclair d'orgueil maternel dans les yeux.

— Regarde encore en arrière et souviens-toi de la peste qui désola ce peuple-ci parce qu'il avait mérité la colère de Dieu. Tu promis de porter la peine de son péché, et cette peine fut terrible.

— Ai-je été fidèle ? demanda madame l'abbesse tremblante,

— Oui, ma sœur la vierge, tu as été fidèle; j'étais le custode de ton âme, l'ange qui veille et qui compte, et le Seigneur Jésus m'envoie pour te dire : « Godeberthe fut fidèle. »

La sainte s'était affaissée dans sa haute stalle, incapable de supporter la joie que faisaient naître ces paroles du ciel; l'ange continua de parler :

— Ma sœur, te rappelles-tu Berthe de Boves devant Madame la reyne et le petit roy Clothier ?

C'était le même jour d'avril que celui-ci, au mall de ta nation, messire l'Éloy te donna l'anneau des épousailles, et l'on t'appela Berthe de Dieu. Tu vins ensuite à cette même place où tu pries aujourd'hui... te rappelles-tu cette nuit d'alors ?

— Oh ! répondit-elle avec effusion, comment veux-tu que j'aie oublié ce que tu viens de dire, j'en ai vécu toute ma vie, et je crois bien que j'en vais mourir. Si tu savais, messenger d'amour, combien je languis dans l'attente de la délivrance, si tu savais ma soif du Bien infini !

L'ange alors lui présenta la coupe vermeille, dont ses mains retenaient la chaîne d'or et elle but à longs traits. Quand il l'eût ainsi désaltérée, il lui dit en la touchant du doigt au cœur :

— Godeberthe, réjouis-toi, tu vas mourir, mourir bienheuree, parce que tu as aimé dans le renoncement et le sacrifice. Ne regarde plus tes œuvres, mais Celui qui vient à toi pour être ta récompense, le voici !

Madame l'abbesse fit un dernier effort pour se mettre à genoux, mais ses membres raidis s'y refusèrent. Doucement, elle glissa le long de la stalle rigide, si doucement que Vulgude, attentive, ne l'entendit pas ; et, étendue, les bras en croix, la face tournée vers le ciel, les yeux grands ouverts, elle sourit, alors qu'un ineffable soupir emportait ce qui lui restait de vie.

Un frôlement dans l'ombre se fit alors entendre du côté du cloître et la porte du monastère s'ouvrit devant le long cortège des filles de Saint-Georges. A cette première heure du jour anniversaire de leur rencontre avec la sainte, elles étaient venues prier auprès d'elle et, chaque année, elles fêtaient ce souvenir en en reproduisant les moindres détails.

L'aube se levait incertaine, dans une brume de printemps, et laissait encore dans l'ombre une partie du chœur où Godeberthe avait passé la nuit ; la troupe sainte, avant de se rendre auprès d'elle, faisait le tour de l'oratoire en chantant l'hymne des vierges. Leurs voix paisibles et fraîches résonnaient dans le silence de cette heure recueillie, célébrant leur bonheur et leur gloire.

« Toi qui marche parmi les lis,

« Époux glorieux,

« Celles qui sont à l'Épouse te seront présentées.

« O Roi,

« Elles chanteront ton amour sur la harpe et le psaltérion,

« A jamais. »

Jesu corona Virginum ! n'était-ce pas l'hymne de leur première rencontre au pied de l'autel ?

Elles tenaient aussi à la main leurs petites lampes allumées, symbole de leur fidélité vigilante ; et, tandis qu'elles marchaient, ces lampes, bercées par le rythme de leurs pas, jetaient des clartés d'étoiles sur les hautes boiseries, sur les colonnes noires de bois poli, sur les statues de pierre cachées au fond des niches.

Tout à coup, elles jetèrent plus d'éclat et leur scintillante lumière vint tomber sur le sol où gisait la sainte Godeberthe, marquant d'une croix blanche la dalle sombre de l'oratoire.

L'hymne se perdit dans un cri de douleur, les pauvres filles se jetèrent sur le corps de leur mère et, le chargeant sur leurs bras, l'emportèrent jalousement comme pour le ravir à la mort.

Dans le cloître resté ouvert au côté de l'église, le funèbre cortège s'engagea. Les ombres des lourds arceaux se détachaient sur le fond lumineux du préau fleuri ; des branches légères couraient au long des grilles, comme pour en voiler l'austère rigueur, des oiseaux s'éveillaient en chantant sur la margelle du puits au toit aigu, et les amphores d'airain sur le gazon attendaient qu'on vint les remplir à la source profonde.

Godeberthe, insensible, a passé au milieu de toutes ces choses familières qu'elle aimait tant ; demain, elle doit y revenir, non pas étendue sur les bras de ses filles qui sanglottent, mais couchée sur une litière de drap d'argent, les mains jointes, le voile abaissé sur son pâle sourire, sa crosse d'ivoire dans les bras. Son grand manteau fourré de blanc l'enveloppera de ses plis, et le chœur des vierges, surmontant sa douleur, reprendra l'hymne sacré :

« Mon Seigneur m'a choisie entre toutes ;

« Et de ma bouche a jailli un cri de bonheur

« Parce que le roi s'est épris de ma beauté,

« Il m'a reçue dans ses tabernacles. »

Et tandis qu'elles chanteront, les vierges consacrées, laissant couler avec leurs larmes le trop plein de leurs cœurs, le peuple défilera devant ce corps glacé ; les pauvres se lamenteront : « Qui donc nous vêtira comme elle ? Qui donc nous donnera jusqu'à son pain comme elle ? »

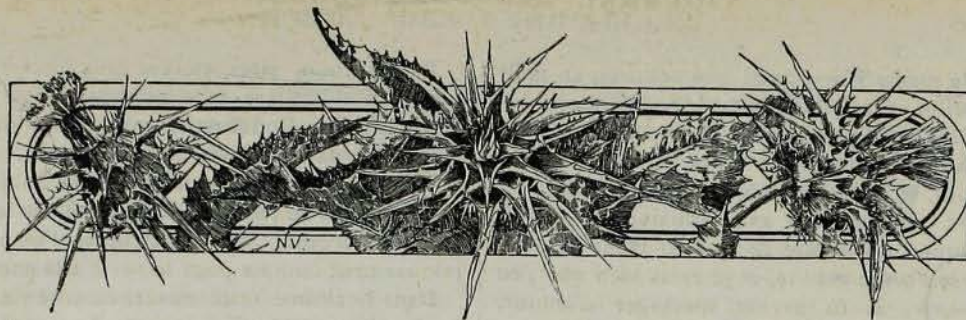
« Qui nous guérira ? demanderont les malades en touchant avec un secret espoir le bord de la robe qui couvre ses pieds nus ; et des cris de triomphe éclateront dans la foule, car les membres atrophiés des infirmes se couvriront soudain de chairs vivantes, leurs plaies se fermeront, et les bouches des muets s'ouvriront à la parole, et les sourds entendront le concert de louange qui s'élèvera autour du cercueil, tandis que les leudes du roy, accourus à la première annonce, se découvriront pour dire :

« Elle fut soldat comme nous, la vierge de Noyo ; et de la gloire de la patrie, elle a sa part, puisqu'elle a combattu pour Dieu dans notre pays frank ! »

C. DE LAMIRAUDIE.

En la feste des Angés,
Octobre 1898.





DÉCEMBRE

I



^ Bûche de Noël flambe, mais, aux deux coins de la cheminée, deux femmes pleurent en regardant monter la flamme.

L'une a les cheveux gris, l'autre a les cheveux blonds ; l'une est la mère, l'autre est la fiancée de celui qui ne revient pas.

Il est parti avec les mobiles, après la moisson ; aujourd'hui où est-il ?

II

La lune s'est levée et, sur la lande blanche, on voit de grandes taches et des amas remuant, aussi loin qu'on peut voir. Tout le jour, ils se sont battus là ; les blessés geignent, les mourants râlent, et les lanternes des médecins brillent sur la neige.

Il est tombé à son rang, celui que, depuis la moisson, les deux femmes attendent.

III

— Quand il coupait cette bûche, soupire en rêvant la mère, je le regardais de loin et j'étais fière de sa force. Et je ne le reverrais plus ?

— A cette heure, il est dans la neige, sanglote la fiancée.... il a froid.... il est mort peut-être ?... Mon Dieu, que vous ai-je donc fait ?

Ils devaient se marier sitôt les vendanges ; il est parti avec les autres ; aujourd'hui où est-il ?

IV

— Il me faut rester là ; c'est bien loin de chez nous, murmure le soldat qui ne voit plus briller les lanternes des médecins ; elles ne sauront pas où sera ma fosse.

Il pense au petit cimetière où les tombes enserrent l'église moussue, où les femmes s'agenouillent en sortant de la messe. Il s'est battu bravement. Il est tombé à son rang ; il meurt la poitrine ouverte.

V

— Oh ! maman, s'il avait voulu, soupire la fiancée en tordant ses doigts amaigris ; les gendarmes n'auraient jamais pu le trouver dans la cache.

— Mais, ma fille, il n'a pas voulu ; il est parti en me disant : « Je venais quand tu m'appelais, et la France aujourd'hui m'appelle ».

Ce n'était qu'un paysan ; il avait sué plus souvent qu'il n'avait lu les livres.

VI

— Enfant, pourquoi pleures-tu ? lui dit une belle dame, dont les yeux bleus versaient des larmes en le regardant.

— Je ne pleure pas de mourir, un bon soldat est fait pour ça, mais je pleure de ne pouvoir pas embrasser ceux que j'aime.

Sur le front penché de la dame brillait comme une lueur d'étoile.

VII

— Sais-tu qui je suis? dit la dame dont les yeux bleus avaient des larmes et le front blanc des lueurs

— Vous êtes ma grande mère, celle que j'aime comme maman; de mourir pour vous, je suis fier et content.

Mais il pensait aux deux autres, et malgré lui coulaient ses pleurs.

VII

— Allons à la messe, ma fille, demander au petit Jésus qu'il ramène à son foyer le pauvre soldat égaré.

Et sans se parler elles allèrent.

Elles prièrent si ferventes devant la crèche illuminée que la Vierge, songeuse, les prit en pitié.

Elle avait sur sa robe d'or un cœur perce de sept glaives.

IX

Quand elles approchèrent de la maison en revenant de la messe, elles virent, par la croisée, briller la flamme du foyer qu'elles avaient couvert de cendres. Lorsqu'elles ouvrirent la porte, elles virent sous la cheminée, à la place du maître, celui qu'elles attendaient depuis la moisson passée.

Elles poussèrent un grand cri et, les bras tendus, s'élancèrent.

X

— Je suis venu, Dieu l'a permis, dit-il en les enlaçant, vous embrasser toutes les



deux ... mais il faut vite que je parte.

— Oh! mon petit, rien qu'une heure! O, mon Pierre, rien qu'un moment!

— Il faut retourner à mon rang où sont les camarades.

Le feu ne flambait plus; la tête dans leurs mains, elles tombèrent sur le banc.

XI

Quand elles écartèrent leurs mains pour le prier encore de rester jusqu'au matin, il n'était plus dans la chambre.

— Oh! mon petit, t'ai-je bien vu? sanglotait la mère.

— Oh! mon Pierre, ai-je rêvé? soupirait la fiancée.

Il était pourtant venu; ses souliers marquaient sur la cendre.

XII

Alors la porte s'ouvrit et la Vierge à la robe d'or, au cœur percé de sept glaives, parut, tenant par la main une belle dame.

— Il voulait vous embrasser, la France me l'a demandé, et de vous tous j'eus pitié, dit la Vierge, se fondant dans une vapeur d'encens.

XIII

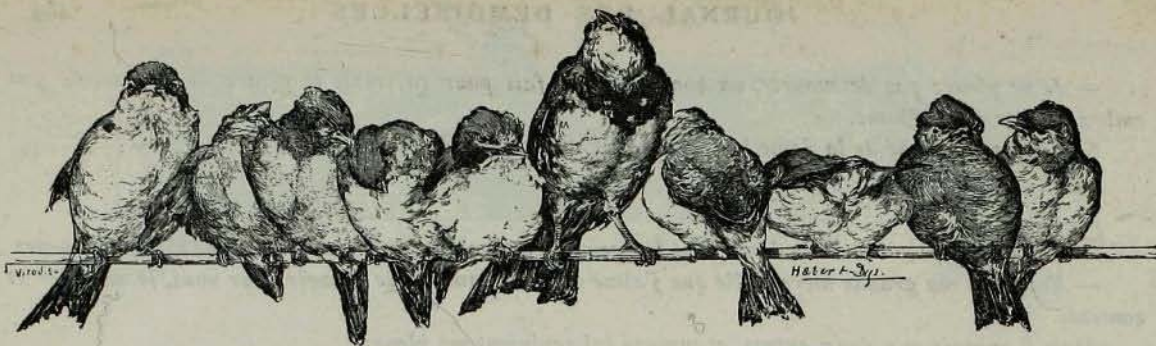
Et quand, le matin, la lune se leva, le bon soldat était couché avec ses camarades dans la lande neigeuse au fond d'une longue fosse.

Et les deux femmes, agenouillées sur la cendre du foyer, achevaient en pleurant la prière des trépassés.

Et il était déjà, lui, où vont les bons soldats.... en Paradis.

Comte de L'ESTOILLE (*).

(*) Feuilles extraites, avec la bienveillante autorisation de M^{me} la comtesse de l'Estaille, du livre : *Les Mois*, dernière œuvre de notre ancien collaborateur et ami.



NICETTE



I

IL Y AVAIT UNE boutique modeste que la papeterie Moraud quoique bien située sur la place du marché de Noissy. La devanture, qui n'avait pas été repeinte depuis longtemps, était d'une teinte grise, passée, qui n'attirait pas le regard. Aucune enseigne au-dessus de la porte, aucune de ces grosses

lettres bleues, rouges ou or qui sont comme une invite au passant. Et pourtant, quand on approchait, à travers une vitre bien claire, on était surpris de voir un étalage tout à fait tentant. Le papier à lettre avec en-tête à fleurs, les crayons de toutes couleurs, les plumes, les buvards roses, les romans nouveaux, tout était disposé avec un goût méticuleux. Mais il fallait venir tout près pour voir cela, et les citadins, les officiers, les Parisiens en villégiature, tout le monde, enfin, était bien trop pressé pour faire attention à l'humble magasin.

Il y avait là, cependant, deux femmes bien désireuses de vendre, et qui soupiraient à tous les passants qui ne s'arrêtaient pas. C'étaient M^{me} Moraud et sa fille Nicette.

A la mort de son mari, capitaine d'infanterie, M^{me} Moraud avait loué cette demeure modeste. Sa pension ne lui permettait pas de vivre à Paris. Elle était venue s'installer là, non loin d'un oncle, le seul parent qui lui restât. Mais l'oncle Jean n'avait paru s'intéresser que très médiocrement à ses malheurs. Il ne lui ferma pas sa porte, mais elle comprit qu'elle n'avait à compter que sur elle-même. Elle se résigna courageusement. Sa pension étant tout juste suffisante pour la faire vivre, elle installa une papeterie au rez-de-chaussée de sa maison. Elle pensait que ce commerce et la loca-

tion de livres en ville lui permettraient de constituer une petite dot à Nicette. Mais c'était là une espérance qu'il avait fallu abandonner après beaucoup d'autres. Elle continuait néanmoins, très heureuse quand, au bout de l'année, il y avait un bénéfice d'une trentaine de louis. Puis cela l'occupait, l'intéressait, la reposait du ménage et de la couture.

M^{me} Moraud tenait les livres. Nicette était chargée de la montre. Elle y mettait tous ses soins, persuadée qu'elle vaincrait l'indifférence du public et qu'un jour ou l'autre, il se laisserait prendre à ses étalages artistiques et savants. Elles vivaient ainsi toutes deux paisiblement. Les voisins saluaient avec intérêt cette femme aux cheveux prématurément gris, pâle dans ses habits de deuil, et ils souriaient à la jeune fille.

M^{lle} Nicette n'avait pas dix-sept ans, mais elle ne s'en vantait pas, car elle était très désireuse d'être prise au sérieux et traitée en grande personne. Elle avait un visage des plus roses et des plus souriants, un visage charmant de gamine qui se fait femme. Son caractère était ainsi que son visage : un mélange d'enfantillage et de gravité douce, une rêverie coupée de nombreux éclats de rire. Dans le logis, du rez-de-chaussée au premier, elle allait et venait telle qu'un oiseau en cage saute d'un perchoir à l'autre. C'était un gazouillis continuel et des chansons gaies, mélancoliques, folles, sentimentales, mais des chansons encore, et toujours des chansons ! M^{me} Moraud ne lui disait jamais de se taire. Elle écoutait, charmée, songeant : « Tant que ma fille habitera la maison, il y aura de l'espoir dans mon cœur, du soleil dans ma vie. »

II

Ce jour-là, c'était un dimanche de mai, Nicette entra dans la boutique en sautillant et se planta devant sa mère :

— Maman, me trouves-tu belle ?

Et elle tournait sur elle-même, faisant admirer une toilette de sa façon : jupe bleue, toute droite, avec une blouse serrée à la taille par un ruban

rouge; un nœud rouge au cou et une capote de mousseline sur la tête.

— N'est-ce pas, maman, que je suis une habile modiste et une grande couturière ?

Elle était si gentille dans ce costume simple que sa mère lui dit avec un sourire :

— J'ai envie de te mettre à la montre !

Nicette eut une petite moue :

— Dis tout de suite que j'ai l'air d'un baby, d'une poupée. Quand donc paraîtrai-je une demoiselle, une vraie !

Puis, passant très vite à une autre idée :

— N'allons-nous pas nous promener aujourd'hui, par ce beau temps ?

— Mais non, Nicette, il faut que tu ailles faire visite à l'oncle Jean.

Le visage de Nicette se rembrunit. Cela ne l'amusait pas du tout d'aller voir l'oncle, — oh ! pas du tout. Par un beau soleil comme celui-là, n'y avait-il pas mille choses plus agréables à faire que de s'entendre sermonner par un parent très vieux et d'esprit contrariant ? Elle insinua :

— Est-ce qu'il n'y aurait pas moyen d'y aller un autre jour, un autre jour où il pleuvrait, par exemple ?

— Non, Nicette, sois raisonnable. Il est si seul, si abandonné, le pauvre oncle ! Oh ! je sais qu'il te taquine, mais ne fais pas attention, pardonne. Au fond, il a bon cœur.

— Ce qui n'empêche que tu ne m'accompagnes pas !

— Je suis en retard pour mes comptes, puis je me sens fatiguée. C'est un peu loin pour moi. Allons, pars et sois sage. Au revoir, Nicette !

La maman avait dit cela doucement de son joli ton de prière. Nicette ne résistait jamais à cette voix-là. Elle secoua ses regrets dans une pirouette et s'envola, légère comme une bergeronnette.

III

L'oncle Jean habitait Milaines, un village assez proche, et la route était très jolie. A droite, coulait la Seine, le petit bras, avec ses îlots de verdure ; à gauche, s'étendaient le talus boisé du chemin de fer, et, au delà de ce talus, les ombrages de grands parcs.

Nicette n'avait pas peur de sortir toute seule : elle savait que sa mère ne pouvait payer une bonne pour l'accompagner, puis elle avait son ombrelle pour se défendre. D'ailleurs, il ne lui était jamais rien arrivé. Elle avait une façon candide de regarder les gens qui déroutait les mauvais plaisants. Aussi allait-elle, sans se presser, à l'ombre des grands peupliers, dont les feuilles, au moindre vent, tintaient très gentiment. Les oiseaux, dans les troncs évidés des vieux saules, se contaient les nouvelles du jour, et la rivière, elle aussi, était bavarde : elle s'attardait à toutes les

anses, à tous les bouquets de roseaux de la rive, pour jaser avec des murmures très frais. Nicette aimait toutes les chansons, surtout celles de la rivière, des oiseaux et des peupliers. Ils parlaient un langage qu'elle comprenait, et bientôt elle éprouva le besoin de se mêler à la conversation générale. Il n'y avait pas de promeneurs sur la route, pas de pêcheurs sur la rive, pas de canotiers sur l'eau. Elle se mit à chanter une romance où on parlait beaucoup du printemps. C'était un sujet tout à fait de circonstance. Après cette chanson-là, ce fut une autre, puis une autre, puis une autre encore.

Et la rivière, les peupliers, les oiseaux, piqués au jeu, élevèrent la voix, eux aussi. Cela faisait un concert joliment réussi, mais le chemin de fer passa, soudain, comme un ouragan, avec un sifflement aigu qui couvrit tout. Quand il fut loin, les feuilles stupéfiées ne tintaient plus, la rivière intimidée se taisait, les oiseaux effarés avaient pris leur volée. Et M^{lle} Nicette, surprise au milieu de sa plus belle roulade, avait eu si peur qu'elle demeurait sans voix.

Son cœur battait encore d'émoi que la maison de l'oncle Jean était déjà en vue.

IV

C'était une maison, très grande, mais très triste, avec un toit où des tuiles manquaient, des fenêtres aux carreaux cassés et des volets dépareillés, branlants sur leurs gonds rouillés. Dans le jardin, il n'y avait plus trace de pelouse ni d'allées. Les mauvaises herbes poussaient partout. Des arbres moussus, qu'on n'émondait jamais, enchevêtraient leurs rejetons sauvages les uns dans les autres, formant des taillis impénétrables.

Nicette apercevait tout cela de loin et elle en devenait déjà toute mélancolique. Elle pensait que l'oncle avait un caractère bizarre : riche comme on le disait, s'obstiner à vivre ainsi tout seul dans cette vilaine maison ! Pour un original, c'était un original. Il lui eut été si facile, avec son argent, de se créer un intérieur gai, de s'entourer de parents, d'amis, de faire le bonheur d'un tas de gens en faisant son propre bonheur. Bien des personnes n'auraient pas demandé mieux que de vivre avec lui, de le soigner, de le gâter, de l'aimer. M^{me} Moraud et sa fille, par exemple. Sans compter que cela leur aurait rendu bien service, car elles avaient bien du mal à joindre les deux bouts. Mais l'oncle ne s'en apercevait pas ou ne voulait pas s'en apercevoir. De son côté, M^{me} Moraud était trop fière pour en toucher un seul mot. De là un malentendu que, dans sa petite cervelle, M^{lle} Nicette trouvait très regrettable. Elle aurait été si contente de voir sa pauvre mère jouir d'un peu de bien-être et de repos.

L'oncle avait aussi un neveu, un neveu que Nicette ne connaissait pas, mais qui n'était pas

non plus très favorisé de la fortune, d'après la ruine courante. C'eut été si gai de vivre tous ensemble ! M^{lle} Nicette aurait chanté des duos avec le neveu. C'eut été très amusant. Oui, mais alors tout le monde eut nagé dans la joie et l'oncle n'aurait contrarié personne. Et sans doute c'était contraire à ses projets.

Quel vilain défaut que la taquinerie ! Rien qu'à la pensée des méchantes choses qu'allait lui dire l'oncle Jean, elle avait un petit frisson. Sa mère avait beau lui répéter qu'il n'avait jamais mangé personne ; au fond, Nicette n'en était pas plus sûre que cela. Ses impressions d'enfant lui étaient restées. Oh ! c'est quand il roulait de gros yeux ou ricanait dans sa barbe qu'elle sentait que non seulement elle n'était pas une grande demoiselle, mais au contraire une mioche, une gamine, un bébé ! Elle se croyait revenue au temps lointain où il la menaçait de lui couper la langue avec de grands ciseaux tout fraîchement repassés. Maintenant, elle n'avait plus peur des grands ciseaux ; cependant, par habitude, elle n'était pas bavarde chez l'oncle. Un malaisé la prenait dès qu'elle frappait à la vieille porte vermoulue. Aussi cette fois elle voulut se donner le temps de respirer avant d'entrer.

Elle flânait donc le long du chemin qui menait à la maison si triste, trouvant qu'il faisait moins froid à l'ombre des arbres que dans le salon humide de l'oncle Jean et que les aubépines de la haie étaient plus agréables à respirer que le moisi des vieilles boiseries. Pour gagner du temps, l'idée lui vint de cueillir un bouquet pour l'homme terrible. Peut-être aussi, cela le mettrait-il de meilleur humeur, ce vieil ours. S'il allait se montrer moins difficile à apprivoiser qu'on ne le supposait ! A vrai dire, pour une raison ou pour une autre, personne ne s'était jamais donné la peine de chercher à le dérider. Si elle essayait ? Si elle s'efforçait de le faire sourire sans se laisser rebuter par ses brusqueries ? Sa visite aurait un but au moins : elle penserait à autre chose qu'à s'en aller. Et il serait toujours temps d'avoir peur si les câlineries n'adoucissaient pas l'oncle.

Elle se mit à faire son bouquet, le voulant très gros et très choisi. Elle avait cueilli à peu près tout ce qui était à sa portée. Il ne restait plus qu'une branche de chèvre-feuille, élevée, mais si fleurie qu'elle s'efforça de l'atteindre. Elle se haussa sur la pointe des pieds, tendit le bras, mais vainement : il s'en fallait encore de dix centimètres qu'elle ne frôlât la branche. Elle le constatait avec un certain déplaisir, quand un bras plus long que son bras s'allongea, et une main plus forte que la sienne saisit cette branche et la cassa. Elle se retourna vivement et se trouva en face d'un jeune officier. Il salua militairement, puis tendit le chèvre-feuille à la jeune fille. Comme il avait les yeux doux et la bouche souriante sous sa moustache blonde, M^{lle} Nicette fut tout de suite rassurée.

Elle prit la branche, remercia et fit mine de s'esquiver.

Mais ce ne sont pas seulement les feuilles, les moineaux, les rivières et les jeunes filles que le printemps rend bavards. L'uniforme ne lui en impose pas du tout, au printemps, et les jeunes officiers subissent son influence aussi bien que n'importe qui ou quoi. Celui-là en donna tout de suite la preuve. Il s'excusa de son sans gêne avec éloquence et, tandis que sa langue s'agitait à plaisir, ses yeux non plus ne demeuraient pas oisifs. Ils examinaient très attentivement M^{lle} Nicette et paraissaient satisfaits de l'examen. Et plus les yeux du jeune officier s'ouvraient, plus ceux de M^{lle} Nicette se baissaient. Comme il paraissait désolé à l'idée de lui avoir fait peur, elle crut poli d'assurer qu'elle n'avait éprouvé qu'une fugitive surprise. Il lui demanda immédiatement si ça avait été une surprise désagréable. M^{lle} Nicette ne voulut ni mentir, ni s'attarder. Elle fit sa plus belle révérence et continua sa route, fort troublée de l'aventure.

Elle n'osait pas se retourner et pourtant elle aurait bien voulu savoir si l'officier suivait le même chemin. Précisément le sentier tourna très brusquement et, tout naturellement, sans le faire exprès, Nicette put jeter un regard en arrière. Oui, l'officier suivait. Cette fois, M^{lle} Nicette fut raisonnable. Elle n'eut ni un geste, ni un regard. Elle marcha prestement et frappa à la porte de l'oncle Jean.

V

L'oncle Jean ne vint pas ouvrir tout de suite. Il était probablement dans le fond du jardin. Quand il montra sa mine de vieux loup de mer, Nicette fut reprise de ses appréhensions.

— Allons, entres-tu, oui ou non ? gronda-t-il.

Elle entra et fut tout de suite ressaisie de tristesse, dans cette grande cour où on voyait du buis, des ifs, des cyprès, rien que des feuillages de cimetière. Et dire que de l'autre côté de la porte, à deux pas, était un sentier si gai, où on trouvait de si jolies fleurs et des passants si obligeants ! De nouveau, ces rêveries gracieuses s'envolèrent, comme une nuée d'hirondelles effrayées, à la voix rude de l'oncle.

— Eh ! bien, c'est tout ce que tu as à me dire ?

Elle pensa à sa résolution récente. Il fallait offrir le bouquet. Cela lui coûtait beaucoup maintenant, non seulement parce que l'oncle avait l'air plus rébarbatif que jamais, mais parce que le bouquet contenait la branche cueillie par l'officier. Elle présentait pourtant les fleurs au vieillard. Ses mains tremblaient en les offrant et elle était assez disposée à croire qu'il allait allonger des griffes pour les saisir ou bien les jeter à terre et les piétiner avec colère. Mais rien de tout cela n'arriva. Il parut d'abord surpris, puis elle crut voir son re-

gard lui sourire par dessus les lunettes. Il respira le parfum longuement, très longuement, comme si cela ne lui était pas arrivé depuis longtemps. Nicette s'attendait bien encore un peu à lui entendre dire : « Cela sent la chair fraîche ! » ou quelque autre phrase d'ogre. Mais il grommela seulement, en taquinerie adoucie :

— Ça vous a une odeur d'amourette, ces petites fleurs-là !

Et Nicette devint rose, rose, rose.

Alors il fit la grosse voix et roula les yeux d'une façon terrible. Puis il se mit à lui raconter le petit chaperon rouge à sa façon, une histoire où le pot de beurre était un bouquet, la galette une ombrelle, le chaperon une capote de mousseline et le loup un officier à la moustache blonde.

Il termina en guise de morale :

— Les loups finissent toujours par croquer les petites filles qui flânent en chemin.

Et Nicette devint rouge, rouge, rouge.

Quand elle releva les yeux, elle vit l'oncle si joyeux de sa confusion qu'elle en fut piquée. La colère lui donna le courage de répliquer :

— Et qu'est-ce qui arrive aux oncles qui épient par dessus la haie ?

L'oncle fut stupéfié. Comment cette gamine ripostait, lui tenait tête ? C'était le comble de l'effronterie, par exemple ! Il prit sa mine la plus farouche pour répondre que ce que faisaient les oncles ne regardait pas les nièces, même les plus curieuses. En dépit de ce ton rude, Nicette devina qu'il n'était pas fâché de sa réponse. Leurs regards se croisèrent et ils éclatèrent de rire en même temps.

La glace était rompue.

L'oncle Jean tenta bien de rattraper son air imposant, mais Nicette lui dit :

— Non, non, c'est inutile, mon oncle, ça ne prendrait plus. Maintenant que je vous ai vu rire, vous ne me ferez plus peur.

En avançant cela, elle n'était pas très sûre de la tournure que prendraient les choses, mais les choses tournèrent mieux, bien mieux qu'elle ne l'espérait.

— Comment, je ne te fais plus peur ! demanda l'oncle légèrement piteux.

— Oh ! plus du tout.

— Même en roulant mes yeux et en prenant ma grosse voix ?

— Même avec votre grosse voix et vos gros yeux.

— Mais alors comment vais-je faire ? Tu ne sais donc pas que je suis un ours ?

— Eh ! bien, ôtez votre peau d'ours, mon oncle.

Et il l'ôta.

Il prit Nicette par la main, et ils se promenèrent dans le jardin l'un près de l'autre, babillant comme deux camarades.

Nicette n'en revenait pas.

Ce n'était pas possible, on lui avait changé

son oncle. Ce n'était pas le vrai. Celui-là était rajeuni et si gai ! Au fond, l'oncle était peut-être encore plus étonné que Nicette de la transformation. Mais il s'abandonnait au charme imprévu d'être redevenu tout à coup un enfant, un enfant à barbe blanche. Et à présent, Nicette n'éprouvait aucune gêne près de lui, et il s'en apercevait bien à la façon dont elle bavardait.

— Tu sais que j'ai toujours mes grands ciseaux, Nicette.

— Oui, mon oncle, mais je ne vous conseille pas d'en user. Les langues de jeunes filles ça repousse très vite. Et quelque fois il en repousse deux où il n'y en avait qu'une.

— Ah ! mon Dieu, fit l'oncle, c'est toi qui me fais peur maintenant : Ne parlons plus des ciseaux.

Et ils parlèrent de tout autre chose. Nicette se laissa aller à conter ses impressions, toutes les choses qui lui passaient par la tête pendant et après ses visites à Milaines. Cela amusa l'oncle. Il lui dit dans un étonnement naïf :

— Comment, tu pensais à tant de choses que ça ? Moi qui te croyais un petit peu bête.

— Et moi qui vous croyais si méchant !

Ils faisaient connaissance. C'était un voyage au plus profond de leurs cœurs, un voyage tout plein de découvertes exquises. L'oncle, fatigué à la fin, s'assit sur un banc au fond du jardin et Nicette prit place à côté de lui.

— Cela vous divertissait donc bien de me taquiner ? demanda-t-elle doucement. C'est cependant un vilain jeu, mon oncle, un jeu qui a dû empêcher bien des gens de vous aimer.

Il reprit avec beaucoup de tristesse :

— Tu crois donc qu'on pourrait m'aimer, Nicette ?

— J'en suis certaine. Je vous le prouverai.

— Je suis trop vieux, tu n'aurais pas le temps ; tu y renoncerais... comme tout le monde y a renoncé. J'ai si mauvais caractère... qu'il faut me laisser mourir dans mon coin, tout seul, oublié comme je le mérite.

Il avait achevé sur un ton d'amertume. Nicette ne se tint pas pour battue :

— Oh ! les vilaines pensées ! J'ai idée, moi, oncle Jean, que vous n'avez pas si mauvais caractère que cela et qu'on finirait bien par vous rendre tout à fait gentil, si on voulait s'en donner la peine.

— Qui aura jamais la patience d'essayer ? demanda l'oncle avec découragement.

— Mais moi. Dites-moi d'abord pourquoi vous vous plaisez à effrayer les gens.

— J'aime mieux leur faire peur que de les faire rire.

Et comme Nicette ouvrait ses jolis yeux bleus tout grands, ne comprenant pas, il s'expliqua :

— Je me suis engagé dans la marine, tout jeune. J'aimais beaucoup ma famille, beaucoup, mais on

n'était pas riche à la maison et un grand garçon de douze ans, comme moi, avait trop bon appétit pour la bourse paternelle. Je partis, je partis bien loin. Je fus absent près de cinq ans. Pendant ces cinq ans, je ne pensais qu'au retour. Le soir, le matin, dans mes heures de loisir, un seul rêve me hantait : revenir. J'évoquais tous les souvenirs pour les revivre, je réveillais les sensations passées pour les ressentir encore. Et, la réalité n'étant pas là pour brider mes rêveries, il se faisait un travail lent d'épuration dans ma mémoire, elle se dépouillait de tout ce qui était mesquin, vulgaire, décevant. L'idéal ouvrait ses ailes toutes grandes et je ne voyais plus les choses qu'à travers un voile d'or. Je m'imaginai les êtres laissés là-bas, purs et meilleurs. Et quand je revins avec cette illusion dans l'esprit, ce mirage dans les yeux, et qu'il fallut reprendre les choses laides et les âmes égoïstes, oh ! alors ce fut un déchirement dans mon cœur, un déchirement pis que la mort. La première fois, surtout, ah ! la première fois ! Mes parents me reconnaissaient à peine, ils se repassaient mes caresses les uns aux autres comme des importunités. J'étais devenu un étranger. Ils avaient arrangé leur vie sans moi. Je les gênais. Ils ne me comprenaient plus. Mes attendrissements timides les faisaient rire. Oh ! cette première fois, j'ai souffert, souffert... ça m'a fait une blessure qui ne s'est jamais fermée. Et aimant mieux vivre avec mon rêve qu'avec leur dédain ou leur pitié, je suis reparti. Et j'aurais dû ne jamais revenir afin de mourir loin d'eux. Mais, un jour, je me suis senti étreint par la vieillesse, brisé par la fatigue, une fatigue telle que je n'eus pas l'énergie de vouloir un autre exil. Je suis resté. Le mal était fait. Je m'étais déshabitué des autres, je ne savais plus rien d'eux, j'en avais peur. Et comme j'étais fier, je n'ai pas dit ma peine ; je ne voulais pas paraître ridicule, je ne voulais même pas être plaint. J'ai fermé mon cœur, je l'ai fermé hermétiquement et j'ai pris cette voix rude, ces regards méchants, toute cette attitude farouche pour éloigner de moi l'indifférent et le curieux. J'ai voulu vivre seulement, uniquement, avec mes souvenirs, les plus lointains et les meilleurs, mais je n'ai pas pu, je ne peux plus.... c'est trop triste d'être seul !

Sa voix, de plus en plus basse, s'était éteinte dans une sorte de gémissement sourd et il restait la tête cachée dans ses mains, immobile.

Il sentit quelque chose d'humide et de tiède sur ses doigts. Nicette, penchée vers lui, pleurait aussi. Il releva la tête et la regarda, surpris ; puis il lui ouvrit ses bras d'un élan spontané. Elle s'y jeta et ce fut une étreinte d'émotion silencieuse, douce et reconfortante.

L'attendrissement passé, il sourit :

— Voyons, Nicette, essuie tes yeux. C'est fini. Oh ! il me semble que je respire mieux maintenant. Ces larmes, depuis si longtemps, me brûlaient les cils, sans que je les pusse pleurer ! Mais

des pleurs, quelle qu'en soit la cause, cela n'est pas gai pour toi, pauvre petite, et je m'en aperçois trop tard. Je suis égoïste, vois-tu, je ne sais plus penser aux autres. Il faut m'aider à me corriger. C'est là que je trouverai le remède à mon mal.

L'oncle Jean était comme transfiguré. Ses yeux, encore voilés gardaient une expression de bonté infinie qui le rendait presque beau.

Il continuait à penser tout haut :

— Oui, j'ai été trop égoïste, trop méfiant, trop muré dans mes propres chagrins, comme si les autres, eux aussi, n'avaient pas à souffrir ! Ta mère, par exemple, ta mère surtout ! Je me disais quelquefois qu'elle devait en avoir, de la misère, la pauvre femme ! Peut-être bien avez-vous vécu de privations ? Mais vous veniez me voir en toilette de dimanche, vous étiez si discrètes et si souriantes que j'écartais promptement l'idée troublante de votre pauvreté. Je ne devinais pas que peut-être par fierté, vous aussi, vous ne vous plaigniez pas. Où donc avais-je l'esprit ? Oui, sans doute, vous avez été malheureuses, oubliées, angoissées par le manque d'argent, alors que j'étais là, alors que j'aurais pu si facilement.... Et dire que si tu n'étais pas venue aujourd'hui, que si tu ne m'avais pas ouvert le cœur à force de caresses, je serais mort sans me douter qu'en soulageant vos peines, j'allégerais la mienne !

Nicette vit qu'il allait retomber dans ses tristesses. Elle l'interrompit gaiement :

— Oh ! mon oncle, nous n'allons pas parler affaires. Je ne suis pas venue pour ça.

Elle lui prit la main et l'entraîna dans le jardin.

— Tu as raison, avoua-t-il déridé. C'est moi seul que cela regarde. Sais-tu, Nicette, que tu me paraissais une petite personne très désintéressée et, par cela même, assez différente d'un de mes neveux, qui ne cesse de gémir sur les difficultés de la vie.

— C'est cela, parlons de votre neveu, cria Nicette, enchantée de cette diversion.

Puis elle était curieuse d'avoir quelques détails sur ce fameux jeune homme. Elle questionna :

— Est-ce qu'il est aussi grand que moi ?

— Bien plus petit, malgré ses quarante-six ans.

— Est-ce qu'il a encore beaucoup de cheveux ? demanda ensuite Nicette, avec une mine de déception qui n'échappa pas à l'oncle.

— Lui, des cheveux ! Il est chauve. Il boite... avec une bosse dans le dos... et un caractère pis que le mien !

— Oh ! mon Dieu ! fit Nicette navrée. Et qu'est-ce qu'il fait ce vilain neveu ?

— Il est huissier.

Et dire que M^{lle} Nicette avait pensé à chanter des duos avec lui ! L'oncle se frottait les mains, très amusé de la tournure que prenait la conversation. Son air malicieux lui revenait peu à peu. Tout à coup il se frappa le front comme pris d'une inspiration :

— Eh ! mais... j'y pense... si je te mariais avec ce neveu-là ?

— Par exemple !

— Il faut que j'arrange ça le plus vite possible.

Nicette crut d'abord que l'oncle plaisantait ; mais il la regardait sans rire, comme préoccupé, semblant calculer en lui-même, peut-être bien, le chiffre des dépenses nécessaires à une entrée en ménage. Alors le joli menton à fossette de Nicette trembla légèrement et elle reprit avec un commencement d'envie de pleurer :

— Oh ! mon oncle, un homme de quarante-six ans !

— Eh bien, ça ne fait qu'un peu plus de soixante ans à vous deux. Trente ans pour chacun : c'est le bon âge.

Cette façon d'additionner et de diviser parut souverainement arbitraire à Nicette. Elle objecta de plus en plus émue :

— Mais il est chauve, boîteux, bossu.

— L'amour rend aveugle !

— Mais je ne pourrais jamais l'aimer... un huis-
sier !

L'oncle ne parut pas entendre. Il conclut :

— Oui, c'est bien convenu, je vais m'occuper de ça. Maintenant, petite folle, embrasse-moi et file. Il est tard et ta mère s'inquiéterait.

Il la poussa vers la porte, toute suffoquée, la mit dehors, criant par dessus la haie :

— Ne cueille pas de chèvre-feuille, je te surveille !

VI

Cueillir du chèvre-feuille ! Ah ! bien oui, elle y pensait bien maintenant, la pauvre. Elle avait le cœur trop gros. L'oncle était par trop taquin. Et encore n'était-ce qu'une taquinerie ? Avec lui, on ne savait jamais. Au moment où elle le croyait attendri, quasi converti, lui parler d'un mariage comme ça ! Décidément, se disait Nicette, les ours ne s'apprivoisent pas en un jour. Elle allait avoir bien du mal avec celui-là. Une chose dont elle était sûre, par exemple, c'est que s'il continuait à lui parler de son huissier, elle laisserait la conversion en plan.

Et elle trottnait, trottnait rageusement le long de la route. Et les oiseaux, les feuilles, la rivière se taisaient, parce qu'ils voyaient bien qu'elle avait du chagrin... ou bien parce qu'il passait maintenant des trains tout le temps.

VII

Le lendemain, la pluie tombait, une de ces petites pluies fines, continues, qui ne se pressent pas parce qu'elles savent durer longtemps.

M^{lle} Nicette achevait de préparer la montre de son magasin et contemplait tristement la grande

place déserte. Ses idées étaient aussi grises que le ciel, car M^{me} Moraud n'avait pas su lui dire positivement si l'oncle avait voulu plaisanter oui ou non. Nicette pensait donc à l'huissier, à sa tête chauve, à sa jambe plus courte que l'autre, à sa bosse, et il ne lui venait plus une seule chanson aux lèvres.

Tout à coup elle vit une grande pèlerine noire à capuchon qui traversait la place. Cette pèlerine enjambait les ruisseaux, glissait sur les pavés, s'éclaboussait avec des allures hésitantes de pèlerine qui cherche sans trouver. Après un temps d'arrêt pour s'orienter elle se dirigea droit sur la papeterie. M^{lle} Nicette s'était retranchée derrière son comptoir. On poussa la porte, la pèlerine s'ouvrit, le capuchon tomba et Nicette reconnut l'officier de Milaines, l'officier à moustaches blondes qui lui avait cueilli la branche de chèvre-feuille.

— Oh ! la bonne rencontre ! s'écria le jeune homme avec une joie soudaine ; puis il y eut un petit silence embarrassé.

M^{lle} Nicette fit effort sur elle-même pour entrer dans son rôle de papetière, et elle demanda :

— Monsieur désire ?

Il se décida brusquement :

— Je voudrais du papier à lettre.

Elle lui présenta plusieurs boîtes ouvertes.

— Voici, Monsieur.

L'officier ne regarda pas le papier, il regardait la petite main qui l'offrait.

Nicette débita son petit boniment :

— Monsieur n'a pas besoin de crayons, de buvard, d'agendas, de cire à cacheter, de porte-plumes, d'images.... pour ses petits enfants ?

— Oh ! des enfants ! fit le jeune homme en riant.

Nicette se mit à rire aussi, bien plus à l'aise. Elle aurait bien parié que le bel officier n'était pas père de famille, mais elle était enchantée d'en être sûre. Elle enveloppa prestement le cahier de papier à lettre choisi et le lui présenta en un petit rouleau noué d'une ficelle rose.

— A une autre fois, j'espère, Monsieur.

— Oh ! certainement.

Et l'autre fois, ce fut le lendemain.

Nicette rougit comme la veille. Le jeune homme, lui, paraissait très à l'aise. Il demanda d'un ton plus familier :

— Votre santé est bonne depuis hier, Mademoiselle ?

Nicette le refroidit d'un : « Vous désirez ? » très réservé.

Il ne paraissait pas du tout s'attendre à cette question-là. Ses pensées, à ce moment, étaient tout à fait étrangères au papier buvard et à la cire à cacheter.

Cependant Nicette avait un maintien si grave qu'il ravala ses familiarités et prit son ton d'acheteur.

— Je voudrais... du papier à lettre.

— Encore ! fut sur le point de crier Nicette. Elle se retint.

— Combien vous en faut-il, Monsieur ?

— Une feuille.

— Vous feriez mieux d'en prendre tout de suite une boîte... vous y gagneriez.

— C'est que... j'aime mieux revenir.

Il s'était accoudé sur le comptoir, nonchalamment, comme quelqu'un tout à fait décidé à perdre son temps. Pour se donner une contenance, Nicette alla et vint, mit de l'ordre dans ses casiers. Le jeune homme la regardait comme si c'eût été le plus agréable spectacle qu'il put s'offrir. L'embarras de Nicette croissant, il se rappela qu'il avait besoin d'un crayon. Il eut même l'aplomb d'ajouter :

— J'ai bien fait de rester. Sans cela, je l'aurais oublié.

Le choix du crayon demanda dix bonnes minutes. Après le crayon, ce furent des enveloppes, puis autre chose encore. Notre acheteur ne se rappelait ce qu'il lui manquait qu'à mesure — il avait la mémoire lente — et il lui manquait un nombre incroyable de choses.

Il allait s'éloigner enfin, mais à regret, portant le paquet, un assez gros paquet, sous son bras quand, sur le seuil, il eut une autre idée. Si ça était égal à Nicette, il reprendrait le paquet dans l'après-midi, en passant. Ça lui serait plus commode.

Et Nicette consentit volontiers, s'intéressant bien trop à son commerce pour mécontenter un si bon client.

VIII

Après cela, Nicette eut quelques heures de rêverie. Sa mère la questionna et elle répondit avec des petits airs importants :

— Je pense à des choses très graves.

M^{me} Moraud souriait.

— A ta robe nouvelle ? A ta garniture de chapeau ?

Mais Nicette ne goûtait plus ces plaisanteries-là. Elle les trouvait tout à fait hors de saison. Elle affirmait qu'elle était devenue une grande, grande demoiselle.

— Oh ! mon Dieu, dit la mère avec une belle envie de rire, est-ce que tu songerais à te marier ?

Nicette se redressa, piquée.

— Mais... peut-être... pourquoi pas ?

— Serais-tu revenue de tes préventions contre l'huissier ?

Nicette secoua la tête. Sa mère *n'y était pas*, oh ! pas du tout. Elle poussa un soupir, un gros soupir qui en disait très long et dont M^{me} Moraud s'amusa on ne peut plus. La jeune fille s'en aperçut. Elle en fut dépitée. On ne voulait jamais la prendre au sérieux, eh bien ! elle allait donner des preuves et des vraies !

Et tout bas, confidentiellement, elle murmura :

— Il y a un monsieur qui me fait la cour.

Elle respirait beaucoup mieux maintenant qu'elle avait tout avoué, car le secret lui pesait. Et elle conta la chose avec des réticences mystérieuses. Elle n'en avait pas d'abord parlé, jugeant que ça n'en valait pas la peine. Mais maintenant que ça devenait tout à fait sérieux, que c'était une passion, elle aimait mieux prendre conseil de sa mère. Elle termina :

— Il est amoureux fou.

— Vraiment ? Et à quoi as-tu deviné cela ?

— A ses yeux... et puis il m'a acheté huit boîtes de papier à lettre, six crayons, trois gommes à effacer, deux porte-plumes, une main de buvard, huit bâtons de cire à cacheter et trois bouteilles d'encre.

— Oh ! alors, plaisanta M^{me} Moraud.

— Et puis....

— Et puis....

— Nous avons cueilli du chèvre-feuille ensemble.

— Tiens ! tiens ! tiens ! fit M^{me} Moraud, devenue sérieuse.

Et elle questionna sa fille. Quand Nicette eut achevé sa confession, elle sourit encore : Ça ne lui paraissait pas si grave que cela. Toutefois, ce fut elle qui se chargea, quand le jeune homme passa, de lui remettre le paquet. Le soir même, une lettre arriva. C'était de l'oncle Jean. Il priait M^{me} Moraud de venir à Milaines le dimanche suivant. Il avait une communication intéressante à lui faire au sujet du mariage de Nicette.

La jeune fille devint toute pâle.

— Est-ce que tu iras, maman ?

— Sans aucun doute. C'est un acte de déférence envers l'oncle.

— Ne va pas te laisser persuader, au moins ?

— Je ferai pour le mieux.

IX

Le dimanche, quand M^{me} Moraud fut prête à partir, Nicette lui répéta ses recommandations :

— Ne te laisse pas intimider par l'oncle Jean. Même s'il roule ses yeux et prend sa grosse voix, ne dis pas oui, ne dis pas oui !

— Sois tranquille.

Nicette n'était pas tranquille du tout. M^{me} Moraud partie, elle n'y put tenir. Elle mit sa capote de mousseline et prit le chemin de Milaines, pensant qu'en allant au devant de sa mère, elle aurait la réponse plus tôt.

Oui, mais quelle réponse ?

Quand l'oncle voulait quelque chose, il le voulait bien. S'il allait promettre une belle dot ? Si la pauvre mère allait céder au désir de voir sa fille riche ? Elle avait tant souffert elle-même du manque d'argent, qu'elle était bien capable de croire que la fortune fait le bonheur !

Ah! que Nicette était inquiète et tourmentée!

Le temps était radieux, mais elle ne s'en apercevait pas. Les feuilles, les oiseaux, la rivière, tout chantait, elle n'écoutait pas. Et voilà que, comme dans les contes de fées, un beau cavalier vint à passer. Nicette leva la tête et le reconnut. Elle avait une mine si désolée qu'il mit pied à terre, décidé à savoir la cause de son chagrin. Elle continua sa route prestement, mais l'officier paraissait aussi entêté qu'elle. Il la suivit, tirant son cheval par la bride. Ce qui rendait la partie tout à fait inégale, c'est que le cheval et l'officier avaient de bien plus grandes jambes que Nicette. Se sentant rejointe, elle s'arrêta, se retourna et demanda sans trop de colère :

— Est-ce que vous comptez me suivre longtemps comme cela?

— Mais jusqu'à ce que vous vous arrétiez, Mademoiselle.

— C'est fait, dit Nicette. Je crois devoir vous prévenir que je n'ai pas ma papeterie dans ma poche et que je ne fais pas de commerce le dimanche.

— Oh! j'ai de quoi écrire pour le reste de ma vie, sourit le jeune homme. Je voulais tout simplement savoir pourquoi vous êtes si triste.

Cette question à brûle-pourpoint ranima l'anxiété de Nicette. Son joli menton à fossette se mit à trembler, elle dit :

— C'est une folie de ma part que de vous conter cela, et je sais bien que cela ne peut nullement vous intéresser, mais j'ai trop de chagrin! Il faut que je le dise. Puis il me semble que je vous connais déjà depuis longtemps, que vous êtes un ami. Vous me donnerez peut-être un bon conseil ou tout au moins une parole consolante.

— Qu'y a-t-il donc! fit l'officier intrigué.

— Il y a qu'on veut me marier!

Le jeune homme sourit.

— Je ne vois là rien de si désolant.

Nicette attendait une toute autre réponse. Quoi! c'étaient le bon conseil, la parole consolante qu'elle avait espérée! Elle jugea que son prétendu amoureux acceptait bien paisiblement cette nouvelle. Est-ce que sa mère avait raison? Est-ce qu'elle s'était trompée? Ne l'aimerait-il pas plus que ça?

Elle ajouta le cœur gros :

— Mon futur est chauve, Monsieur!

— Chauve?... Bah! qui ne l'est un peu!

— Il est boîteux, Monsieur.

— Ça l'empêchera d'être toujours sur vos talons.

— Bossu.

— Ils ont beaucoup d'esprit.

Cette fois, Nicette se révolta. Comment, il aprouvait! Il ne bondissait pas de rage, il ne tirait pas son sabre à l'idée de lui voir épouser le neveu de l'oncle Jean! Deux petites larmes lui mouillèrent les yeux : l'officier ne l'aimait pas.

Devant ce vrai chagrin, le jeune homme sembla très malheureux. Il remua trois ou quatre fois les lèvres pour avouer quelque chose qui lui démangeait la langue... et pourtant il se tut. Il ne trouva rien de mieux que de sauter sur son cheval et de l'éperonner brutalement.

Il était déjà assez loin quand Nicette, éplorée, aperçut sa mère qui revenait. Elle essuya ses yeux et courut à elle.

— Eh bien, maman?

— Tout marche à souhait, ma chérie.

— C'est rompu!

— Pas du tout. C'est un parti très sortable, l'oncle te dote. Tu sauras le reste demain : on te présentera le neveu.

Nicette devint si pâle, si pâle, que sa mère ajouta vivement :

— Mais tu seras toujours libre de refuser si le monsieur te déplaît. C'est une chose convenue avec l'oncle Jean.

Tandis que M^{me} Moraud allait joyeuse et rajeunie, Nicette revenait la tête basse. Tout le monde se liguaient donc contre elle. Même lui, même le bel officier, le bel officier qui lui avait tant plu dès le premier jour, le jour où il lui avait cueilli la branche de chèvre-feuille! Elle n'espérait plus qu'en lui, et il l'abandonnait. Alors elle se sentait tout à fait perdue. Elle se disait qu'elle aurait beau pleurer jusqu'au soir, elle n'écoulerait jamais toutes ses larmes.

X

Après une nuit fiévreuse, mêlée de cauchemars, Nicette se réveilla dans un sursaut de colère. Oui, elle irait à la présentation et elle lancerait un *non* sonore et insolent, un *non* de révolte au nez du vilain neveu. Quant à l'officier, elle le trouvait presque aussi laid que l'huissier, elle ne voulait plus le voir, et s'il revenait jamais chercher du papier à lettre.... Ah! s'il avait ce front-là, elle lui jetterait toutes ses bouteilles d'encre à la face. Tant pis pour le commerce!

Tout en murmurant cela entre ses dents, elle se faisait belle, très belle. Elle voulait lui donner tous les regrets, à ce bossu qu'elle détestait, elle voulait le faire souffrir et elle s'entraînait à prononcer *non, non, non* pour se donner du courage, pour s'apprendre à le dire bien haut, de telle façon que tout le monde en resterait interdit.

Quand M^{me} Moraud et sa fille arrivèrent, vers le soir à Milaines, l'oncle Jean les reçut avec un sourire qui parut atrocement sardonique à la pauvre Nicette. Aucunement touché de lui voir les yeux rouges, il lui dit en se frottant les mains d'un air très satisfait :

— Ah! ah! tu t'es faite belle... petite coquette, tu veux plaire.

C'en était trop! Ce persiflage lui fut comme un coup de fouet. Elle avait grande peine à se conte-

nir, malgré les regards suppliants de sa mère qui lui recommandaient la patience.

Cette colère, loin de déplaire à l'oncle, paraissait le réjouir énormément. Il continua :

— Ne t'impatiente pas, petite. Notre amoureux est là, à deux pas, dans le jardin, derrière ce massif. Je vais le faire venir.

On eut dit que ce malin vieillard faisait tout ce qu'il pouvait pour exaspérer Nicette.

Elle résolut de ne pas attendre l'amoureux. Elle s'avança vers l'oncle, furieuse, les poings crispés et, se dressant sur la pointe des pieds pour mieux le narguer :

— Ça n'est pas la peine de le faire venir, votre huissier, je n'en veux pas, entendez-vous, non, je n'en veux pas ! Non, non et non !

L'oncle semblait savourer cette petite scène. Il parut cependant vouloir entrer dans la voie des concessions :

— S'il vendait sa charge d'huissier ?

Mais cela était tout à fait égal à Nicette. Elle cria de façon à être entendue par le neveu lui-même :

— Je ne veux pas d'un chauve.

— Il mettra une perruque.

— Je ne veux pas d'un boiteux.

— Il ne boite pas quand il danse.

— Enfin — cria Nicette poussée à bout, — je n'épouserai jamais un bossu, ça, jamais !

— Si sa bosse rentrait !

Mais Nicette ne voulant plus rien entendre, ne voulant plus rien voir, tourna le dos. L'oncle éclata d'un rire large et franc, tandis qu'une main discrète touchait l'épaule de Nicette, que quelque chose de soyeux comme une moustache lui effleurait l'oreille et qu'une voix qu'elle avait déjà entendue lui disait doucement, très doucement :

— Etes-vous bien sûre de ne pas vouloir, Nicette ?

Nicette se troubla. Son cœur battit à se rompre

et elle n'osa pas se retourner de peur de voir s'évanouir le joli rêve qu'évoquait cette voix.

Il n'y avait pas à s'y méprendre : la main, qui avait touché son épaule, maintenant lui saisissait la main, et la voix, la même voix aussi tendre mais plus voilée, murmurait pour elle seule :

— Oui, c'est moi, Nicette. Me pardonnez-vous de vous avoir laissé pleurer ? Ah ! devant votre chagrin, si vous saviez comme je souffrais, moi aussi. Mais j'avais juré de ne rien dire. L'oncle Jean avait mis cette condition à mon bonheur. Oh ! Nicette... ma petite Nicette... si vous saviez comme je vous aime, vous diriez tout de suite que vous voulez de moi !

Nicette se retourna enfin.

C'était bien le bel officier, l'officier amoureux dont elle avait rêvé.

Et ce soir-là, — oh ! le beau soir ! — ils redescendirent tous quatre vers la Seine par le sentier des chèvrefeuilles. M^{me} Moraud, toute fière, donnait le bras à l'oncle Jean. Le neveu et la nièce allaient derrière. Et sur le passage des amoureux, les petites feuilles des peupliers se mirent à tinter gaiement comme des cloches lointaines ; dans les roseaux, la rivière avait des soupirs pareils à des bruits d'orgue et Nicette était tentée de croire que les mille oiseaux, qui gazouillaient encore dans le crépuscule, étaient les invités de la noce et qu'ils faisaient toutes sortes de compliments aux deux fiancés. Puis le neveu se mit à fredonner, lui aussi, tout bas, dans l'oreille de la nièce, et ce qu'il chantait dans le soir était si beau, que les feuilles, la rivière, les oiseaux, tout se tut pour écouter, tandis que, tout là haut, il semblait à Nicette que le ciel était la voûte immense d'une église et les étoiles des cierges que les anges allumaient, pendant que le bon Dieu revêtait sa chasuble, argentée de clair de lune, pour venir les marier.

CHARLES FOLEY.



EXPLICATION DES DEVINETTES DE NOVEMBRE

Énigme : La silhouette.

Mots en trident :

B P T
A H O
R A B
D E L A I
E T A P E
A N E
S
T
E
R
E

Mots en carré :

O B O L E
B O R A X
O R G U E
L A J R A
E X E A T

Mots en échelle :

L V C
A V I S O
M N
A B O R D
R O
T R I E R
I C
N I C H E
E T

Logogriphe : Tourville. — Trouville.

Mots en triangle :

L A T R A N
A L A I S
T A N S
R I S
A S
N

Proverbe : Écoute mille fois, ne parle qu'une.



Causerie de Quinzaine



L'EXPOSITION des chrysanthèmes a clos ses portes depuis un mois, chères lectrices; mais si le temple officiel était fermé, si nous ne voyions plus les milliers d'espèces nées des cinq ou six plants rapportés naguère du Japon, jusqu'aux premières gelées, la brave petite plante a continué à égayer notre automne; elle cou-

vrait les charrettes à bras qui sillonnent nos rues, apportait son rayon aux salons obscurs, mettait partout une dernière joie d'été. Au sortir des expositions de fleurs, ne trouvez-vous pas qu'on éprouve quelque plaisir à les revoir au dehors telles que le bon Dieu les a faites? On saisit avec élan un bouquet de simples violettes. Peut-être, cependant, aimez-vous l'hortensia mauve? le bleuet rose? et rêvez-vous du coquelicot vert et de la rose bleue?

Pourquoi la rose refuse-t-elle obstinément la couleur bleue après avoir consenti à être presque noire? Mystère qui désole maints horticulteurs et nous cause une certaine joie. Rien ne vaut la rose tout simplement.

Puisque nous faisons une revue un peu rétrospective, disons un mot de la séance annuelle des prix de vertus; elle offrait encore cette année l'intérêt de curiosité que lui donne toujours la louange des petits, des humbles, des non intellectuels, par un littérateur, peintre de mœurs mondaines ou exotiques; d'ordinaire, il décrit sa surprise d'abord, son admiration ensuite. M. Pierre Loti n'y a pas manqué; sa désespérance et sa mélancolie habituelles se sont humiliées devant ces braves et ces joyeux dans le sacrifice et le dévouement; les applaudissements d'un auditoire choisi lui ont

montré qu'il trouvait la note juste, il a paru moins heureusement inspiré dans sa péroraison en oubliant que c'était la *foi* et l'*espérance* qui avaient soutenu la *charité* de ses clients. Nous nous souvenions qu'un jour à l'enterrement d'une sœur de Saint-Vincent de Paul, un administrateur qui suivait le cortège, faisait à haute voix l'éloge de l'humble servante des pauvres.

— En toutes saisons, levée à quatre heures du matin, toujours à la disposition des malheureux, jamais rebutée ni fatiguée, d'humeur égale, enjouée même, et tout cela pour 600 francs par an!

C'est la somme allouée par l'administration pour l'entretien d'une sœur. Quelqu'un dit :

— Oh ! monsieur, si elle faisait tout cela pour 600 francs par an, quel métier de dupe elle avait choisi; heureusement qu'elle travaillait pour plus et mieux, croyez-moi !

Dans cette même séance ont été décernés les prix accordés, chaque année, aux ouvrages littéraires. Nos lectrices se joindront à nous pour féliciter trois de leurs écrivains préférés, dont le nom figure parmi les lauréats des prix Monthyon : M^{me} Mary Floran, pour son beau roman d'*Orgueil vaincu*; Jacques de la Faye, pour son éloquent ouvrage sur : *L'Irlande et O'Connell*, et M. Ch. Foley, pour son recueil de délicates et exquises nouvelles : *Jolies Ames*.

Ajoutons, puisque nous parlons littérature, que le roman d'Henri Ardel : *Tout Arrive*, si goûté dans notre journal, vient de paraître à la librairie Plon.

Le jour même où se distribuaient les prix de vertus, l'Elysée était en fête, M. Félix Faure recevait le collier de la Toison d'Or, ordre créé par Philippe le Bon, duc de Bourgogne sous l'invocation de la vierge Marie et de Saint-André. Sauf le traditionnel costume de velours rouge, tout le cérémonial d'autrefois a été observé; les parchemins ont été signés avec des plumes de cygne, notre Président a accepté, aux termes des statuts de l'Ordre, de « se montrer en toutes occasions le défenseur de l'Eglise catholique et ro-

maine et aussi le protecteur de la fidèle noblesse. » Allons ! nous allons revoir de beaux jours ! Le soir, trois mille élus applaudissaient de confiance des acteurs et des chanteurs que cinq cents à peine parmi eux pouvaient entendre.

Quelques jours après cette fête, on annonçait la mort du docteur Gruby. Il nous appartient un peu, tant de femmes et de jeunes filles lui ayant voué une reconnaissance enthousiaste pour avoir remis en bon ordre leurs nerfs détraqués, et cela par de bien étranges et inoffensives ordonnances. Vous lui dénonciez d'insupportables migraines ; il vous demandait où vous demeuriez ?

— Au fin fond du faubourg Saint-Germain.

— Très bien. Alors tous les matins, pendant quinze jours, partez pour les Halles, achetez une pomme rouge, rendez-vous sur la place de la Madeleine et mangez-en une moitié ; vous consommerez l'autre en rentrant chez vous.

Ceci est absolument authentique.

Le plus curieux c'est que très vite, vous alliez mieux et guérissiez complètement à bref délai.

Eût-il fallu lui confier une fluxion de poitrine aiguë ou une fièvre scarlatine intense ? nous ne savons, mais il guérissait la maladie moderne, et on attendait des heures dans cet étrange cabinet à peu près sans meubles, les rideaux remplacés par des plantes grimpantes, les murs blanchis à la chaux, ici la cage d'un singe, là une volière de serins et partout des dessins fantaisistes d'un cachet bien original. En somme, sa médecine était de l'hygiène et se rendant compte que s'il avait dit simplement : Marchez ! aux paresseux ; reposez-vous ! aux surmenés, il n'aurait guère été écouté, il enveloppait ses prescriptions de ces formes extraordinaires qui plaisaient aux déséquilibrés et parlaient à leur imagination.

..

Occupons-nous maintenant du côté pratique de cette époque de l'année, M^{me} de Lamiraudie, avec cette verve coutumière que vous appréciez à si juste titre, nous a parlé des cadeaux que vous recevriez après les avoir un peu indiqués. Causons de ceux que vous aurez à faire ou dont vous êtes les inspiratrices. Grands-pères et grand'mères vous consultent volontiers quand il s'agit de la bande des petits. Il n'y a pas si longtemps que vous en faisiez partie de cette bande et pourtant comme ils sont démodés, les joujoux que vous aimiez. Un chroniqueur l'a spirituellement dit : « Le jouet

actuel prépare aux écoles du gouvernement.... »

Il familiarise aussi d'avance avec les accidents de la vie, si nous en croyons ce qui nous a été offert dans un magasin fort en vogue.

— Madame veut-elle voir le chemin de fer à catastrophe ?

— C'est vraiment plein de gaieté, disons-nous, qu'avez-vous encore ?

— Dans cet ordre d'idées, nous avons aussi la maison incendiée.

— Je préférerais sortir de cet ordre d'idées.

— Alors, madame, pour vingt francs, nous pouvons offrir une chambre noire enfantine pour l'observation des rayons X ; il y a encore le télégraphe avec piles et récepteur à sonnerie ; si vous voulez mettre quarante francs, nous vous donnerons un téléphone qui pourra servir à toute la maison.

Il parlait encore que nous saisissons une poupée aussi muette que le permet le malheur des temps et un polichinelle à deux bosses, le vrai polichinelle, notre ami d'enfance, nous rappelant que l'an passé, un enfant comblé de jouets scientifiques s'était confectionné un pantin avec son mouchoir et le faisait sauter assis sur la caisse d'un téléphone auquel il lui était défendu de toucher, crainte de casse.

— Vous nous oubliez, me dites-vous, aidez-nous un peu pour nos cadeaux à faire, que nous conseillez-vous de donner ?

— Un peu de vous-mêmes, chères enfants, laissez ces riens inutiles, fatalement destinés à partir pour la campagne ou à figurer dans des ventes ou des loteries, cherchez dans les travaux du journal ou dans votre génie inventif, vous trouverez facilement le moyen de faire plaisir sans augmenter le stock d'objets dont on ne sait que faire. La place va me manquer, un dernier mot pourtant, chères amies, avant de clore cette année qui a encore cimenté nos liens. Que 1899 donne à chacune de vous ce qu'elle en attend de bonheur et lui laisse celui dont elle jouit. Vos aimables lettres nous parlent toutes de votre fidélité à notre journal, croyez qu'il ne sera pas en reste avec vous. Dès janvier, il vous apportera des surprises qui seront souvent renouvelées pendant les douze mois ; en attendant, c'est de tout cœur et avec une certaine émotion que nous vous disons à toutes : Bonne année, et au revoir !

EDMÉE.

Pensées et Maximes

Vouloir ce que Dieu veut est la seule science qui nous mette en repos.

AMIEL.

Bureau du Journal : 14, rue Drouot. — Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY.

Paris. — Imp. de l'Art, E. Moreau et C^{ie} 41, rue de la Victoire.
